

GIULIO PAOLINI

## de la peinture

■ Limpide, linéaire, sonore (maintenant dans sa version française, sans doute plus accessible que l'initiale rédaction de l'italien d'alors) et surtout visuelle (dans les lignes maîtresses de l'ouverture perspective qu'elle décrit), voici que nous parvient, dans sa pureté originelle, la langue de Leon Battista Alberti. Non pas bruyante cependant car le temps a voilé sa transparence première : mais il est certaines ruines qui, bien que réduites en fragments, conservent leur antique beauté et leur clair-obscur se voit même enrichi par ce voile.

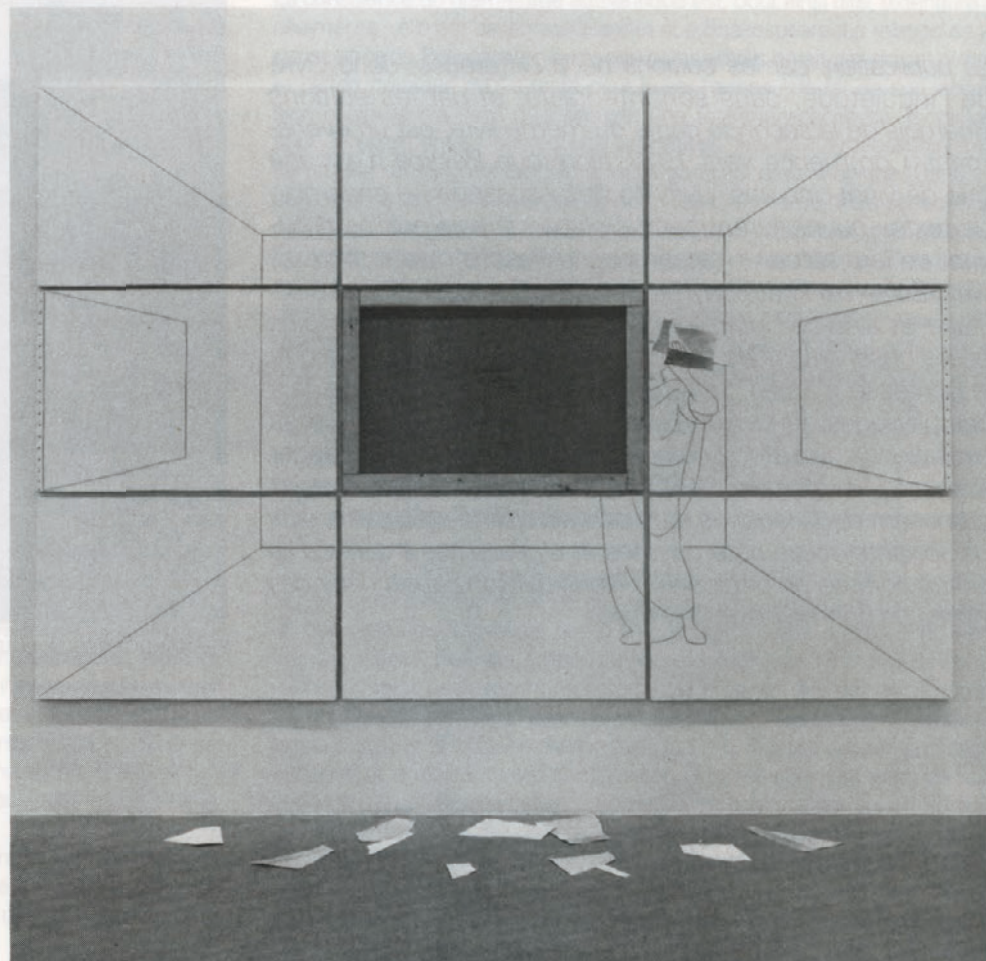
Langue de traité, non de théorie, qui ainsi évite l'échec, parvient à assurer sa neutralité, respectueuse des valeurs pérennes et universelles, quand bien même un rien affaiblies par la chute du modèle. Une langue encore limpide, certes moins édifiante aujourd'hui qu'hier, renversée des cases de l'échiquier du social sur les cases de l'échiquier du langage : le roi, ou le quasi-dieu («*La peinture a donc en elle-même ce mérite que les artistes consommés, lorsqu'ils voient leurs œuvres admirées, comprennent qu'ils sont presque égaux à un dieu*». *De Pictura*, II, §26) est donc contraint à roquer, à changer de position.

Et il ne s'agit pas seulement de trouver le meilleur angle de mire. Une autre image fera l'affaire : l'astronome, vissé à son poste d'observation, aura tôt fait de s'apercevoir que la distance qui le sépare des étoiles est la même qui désormais le sépare de la Terre. Absorbé dans la lecture de la voûte céleste, il navigue dans l'espace, échappant à toute force de gravité, privé de tout contact avec le monde, sans plus pouvoir expédier quelque message à quiconque. Mais peut-être est-ce le télescope qui s'est orienté dans la direction opposée... Et le réel ? De réel, il ne reste à l'astronome que son instrument, l'instrument même qui lui permet l'observation de ce réel.

La perspective ouvre et ferme, au même instant, les portes de la représentation. Le point de fuite à l'infini annule poids et mesures : impossible de «saisir» l'objet, qui disparaît, englouti dans la même structure perspective qui l'a rendu visible, mais désubstantifié, au-delà du plan de la vision.

C'est notre point de vue, non l'objet (toujours semblable ou destiné à le devenir), c'est la trajectoire du regard (toujours différente ou bien irrépétable) qui dessinent l'espace de notre champ visuel.

L'artiste aujourd'hui ne peut, et ne veut pas, nier la perspective : qui n'est plus seulement un artifice grâce auquel obtenir la représenta-



GIULIO PAOLINI. «De pictura». 1979. Dessin et collage sur toile, fragments de photographies. 9 panneaux. 245 x 365 cm au total. (Coll. Staatsgalerie, Stuttgart ; Ph. P. Mussat Sartor)

tion d'un objet, mais un procédé qui lui permet de déplacer le plan de la représentation, d'observer — en perspective, justement — la surface même du tableau.

Un tableau, c'est la perspective de tous les tableaux qui l'ont précédé, comme si «ce» tableau ne pouvait être autre que ce tableau. Dans mon *De Pictura*, la toile centrale, ce qui est donné pour constituer l'œuvre en soi (date et signature l'authentifient comme telle), est retournée et dirigée vers un personnage (auteur ou regardeur), hôte solitaire d'une scène qui ne semble pas s'ouvrir explicitement à notre regard.

L'artiste aujourd'hui, et depuis toujours, est encore à la recherche, ou en attente, de la beauté...

Hostile à toute définition, la beauté est proche parente de l'infini, du vertige de l'interprétation : mais elle n'est pas située au-delà d'une perspective indéchiffrable ni dans un lointain hors d'atteinte extrême. Toujours changeante, bien qu'immobile, la beauté se livre à contre-

jour. Nous lui prêtons les contours que nos yeux ont été accoutumés à voir d'*après nature* et qui cependant ne lui appartiennent pas, qui ne suffisent pas à la délinéer, à lui donner un visage : héritière du réel, elle ne reconnaît pourtant pas dans le réel le modèle de celui-ci. L'artiste, aujourd'hui, est conscient de pouvoir s'exprimer *moins* que les autres. C'est lui, depuis toujours et toujours seul, qui expérimente chaque jour le caractère ineffable, ou l'inexistence, de l'expression. Laquelle, si elle doit se manifester, ne se manifestera pas *en* lui mais à lui, ne lui réservera que la tâche ingrate de lui donner voix.

Et c'est lui, l'artiste, à savoir avant les autres que l'image qu'il lui reviendra de découvrir n'est pas sienne mais à tous, quand bien même ne serait-elle pour tous. Son destin lui impose, malgré les apparences, d'être absent de la scène du monde, exilé du temps et du lieu. Ainsi l'auteur quitte la scène. L'œuvre est ailleurs, elle ne peut être touchée. ■

Traduit de l'italien par Alain Degange